



Temporairement CONTEMPORAIN

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



OH ! PONT-À, MORNE PLAINE, QUAND TA MOUSSON S'ACHÈVE !

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Roulant des mécaniques, au bord de la Moselle,
Ce sont ces écrivains qu'on dit contemporains...

Leurs écritures, hélas, s'en vont au fil de l'eau !

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Ces grands auteurs fougueux ne baissent pas la plume.

Paysage enchanté de la Meurthe-et-Moselle,

Inspire leur le calme et la félicité !

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Eh quoi ! Le philosophe nous aurait-il menti ?

Pourrait-on se baigner deux fois au même fleuve ?

Et même s'en bien porter ? *Tchiki pam, tchiki pam*

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Chaque pièce a trouvé, au sein de l'Abbaye,

Ses hérauts passionnés, ses lecteurs enthousiastes,

Certains en ont pleuré et d'autres en ont ri.

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Mais la Mousson s'achève, mais la Mousson s'achève.

Oh ! la Mousson s'achève et j'ai mal à la tête.

Terrible mal de crâne quand soudain on comprend

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !

Que ça y est, c'est fini, qu'on n'ira plus demain,

écouter au Cellier, à la salle Sainte-Marie,

À la Bibliothèque, qu'importe ! le texte qu'on attendait...

Tchiki pam, tchiki pam ! Tchiki pam, tchiki pam !...

Roland Kéftès

Rédaction : Laura Elias, Olivier Goetz, Charlotte Lagrange

Mise en page : Florent Wacker



Temporairement Contemporain est à consulter et télécharger sur www.meec.org dans la rubrique la mousson d'été



LA CONTESTATION À VENIR

THE LULU PROJEKT

DE MAGALI MOUGEL - DIRECTION GÉRARD WATKINS

Sous-titré du cri de guerre punk « No future for you but not for us », *The Lulu Projekt* est une pièce qui se découvre à la Mousson un nouvel avenir. Au départ destiné à un groupe de lycéen, le texte est comme pétri de la rencontre entre Magali Mougel et ses jeunes interprètes. Par sa forme : un chœur raconte l'histoire de Lulu en s'adressant au personnage à la deuxième personne. Et par ce qu'il raconte : un appel à une révolution, intérieure d'abord, mais si profonde, qu'elle ne peut que continuer à nous toucher à travers ses prochaines mises en lecture et mises en scène.

Comment as-tu conçu ce texte ?

C'est le CDN de Montluçon, qui sous la direction de Johnny Bert, a décidé d'associer des auteurs aux options théâtre de l'agglomération pour proposer aux élèves de travailler sur des textes inédits. Avec plusieurs contraintes... On sait qu'on écrit pour plus de vingt acteurs, que leur travail sera présenté en épreuve pratique pour le bac, que c'était à la fois dommage de leur faire jouer des adolescents, et difficile de convoquer des personnages trop éloignés de leur âge.

De façon intuitive, je m'étais dit que ce serait intéressant de partir sur une forme chorale pour éviter de créer des personnages instruments et pour pouvoir créer un endroit de parole collectif.

C'est une chance de pouvoir écrire pour plus de trois acteurs et de pouvoir ainsi interroger ce que c'est que de porter une histoire à plus de vingt personnes...

C'était important pour moi de commencer par rencontrer ces élèves, par les voir au plateau, de découvrir leurs imaginaires

par des improvisations, de les entendre lire, de les confronter à des textes que j'avais écrit. Au départ, j'ai été déçue par leurs imaginaires hétéronormés. J'avais envie de réussir à briser ces codes normatifs, et surtout envie de les emmener sur un territoire imaginaire profondément loin d'eux, à l'opposé des angoisses qu'ils peuvent vivre en quittant le cocon de la famille et du lycée. Bien que quitter ces cocons puissent aussi être une joie !

Alors que leur question est : « qu'est-ce qu'on va faire après ? » cela me plaisait de convoquer une fable dans un pays fasciste où l'État choisit pour toi. Un État qui pourrait être rassurant pour eux puisque leur avenir ne serait plus entre les mains de leur décision personnelle, et qui pourtant ne s'avère pas plus évident... Et situer la pièce dans Berlin Est était aussi une manière de les inscrire dans cette chose qu'on oublie souvent : on est des êtres historiques. L'Histoire, et cette histoire, nous traverse.

Lulu n'est pas adapté au monde dans lequel il vit. Il est en profonde dissension avec l'utopie bâtie dans le communisme de l'ex-RDA, sans pour autant être un contestataire. Est-ce qu'il y a pour toi un appel à la révolution ?

Souvent on a le sentiment que ce qui est révolutionnaire est forcément visible. Que ça passerait par un rapport révolté au monde. Mais je ne crois pas qu'on soit conscient de faire la révolution quand on monte sur les barricades. C'est quelque chose qu'on comprend après coup. Éric Hazan le raconte bien dans *La dynamique de la révolte*. On peut être dissident sans le paraître. On est dissident à partir du moment où on est attiré par quelque chose d'autre. C'est cela qui est en recherche dans

la figure de Lulu. Je l'ai compris après coup...

Nous sommes en ce moment une communauté d'individus pétris dans la résignation. On se dit qu'il n'y a pas de vie meilleure. Alors on se limite à tenter d'améliorer nos quotidiens.

Les grandes figures héroïques qui avancent sans être confrontées au doute ne me fascinent pas. Elles m'écrasent même. Interroger la révolution à un endroit pas forcément individuel, mais intime, ça peut rappeler que nous avons les capacités d'être révolutionnaires.

Quelles ont été tes sources d'inspirations pour composer la figure de Lulu ?

Ce qui m'a beaucoup nourri c'est de lire des choses sur la philosophie punk, sur les héritiers du punk sous l'ex-RDA, et de comprendre avec quel humour ils entraient dans la dissidence, quel était leur jeu avec les lois, leurs craintes quand ils se faisaient choper par la Stasi etc...

Le mouvement punk n'a existé que quatre années en RDA. Il ne pouvait pas y avoir de contestation possible puisque le meilleur des mondes était l'utopie de cet État. Et si d'ailleurs il a traversé les époques, c'est parce qu'il a été récupéré par l'industrie. Ce mouvement est mis à mal aujourd'hui. On n'en garde que le début du cri de guerre « no future ». Alors qu'on peut espérer que la minorité, qui est souvent en majorité numéraire, pourrait un jour se rassembler

pour étouffer la majorité au pouvoir, qui elle, est en infériorité numéraire...

Changer le monde commence dans ton texte par une perception différente. Lulu fait semblant de mal voir pour éviter l'avenir qu'on lui impose. Est-ce que tu as voulu donner une place symbolique à la vue ?

Ce n'était pas conscient. Mais ça fait partie de ces ouvrages qui vous traversent : *La survivance des Lucioles* de Georges Didi-Huberman. Il nous rappelle qu'on ne sait pas regarder le monde dans lequel on vit. Ce n'est pas parce que quelque chose n'est pas visible que cela n'existe pas... On peut en revenir à la discussion avec Nathalie Fillion sur ce qu'est être une femme auteure aujourd'hui. Notre regard a été habitué à croire qu'elles n'existaient pas. Mais ce n'est pas parce que c'est en dehors de notre champ de vision que ça n'a pas de réalité.

Aujourd'hui, on dit qu'on vit dans une société d'images. Mais ce n'est pas pour autant qu'il n'y a pas une autre manière possible de regarder le monde...

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

.....
The Lulu Projekt est une commande d'écriture passée à l'auteure dans le cadre du Chantier, projet imaginé à l'occasion du jumelage entre Le Fracas - CDN de Montluçon et les lycées du territoire.

COIN DE TABLE

LES ARTISTES PRÉSENTS À LA MOUSSON D'ÉTÉ SE PRÊTENT À CE JEU : LIVRER CHAQUE JOUR AU TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN UNE PHRASE OU UN COURT POÈME, MÛRIS SUR LE MOMENT, AU COIN D'UNE TABLE DE L'ABBAYE.



C'est la première fois que j'écris pour le Théâtre.

Un espace langagier inédit...

Et pourtant j'ai l'impression d'être chez moi...

Une parole, une conversation qui me précèdent...

Et j'y entre avec effraction et tendresse...

Rachid Benzine, auteur de *Dans les yeux du ciel*

On devrait tous être en résidence d'écriture tout le temps, comme ça on pourrait réinventer la suite de la vie tranquillement ! On se ferait des lectures et puis on les mettrait en scène pour voir si ça marche.

Eve Bonfanti et Yves Hunstad, La Fabrique imaginaire.





« POUR MOI, LE THÉÂTRE EST LE LIEU DE LA RÉVÉLATION »

ENTRETIEN AVEC RACHID BENZINE, AUTEUR DE *DANS LES YEUX DU CIEL*
DIRECTION MICHEL DIDYM

Temporairement Contemporain. En effectuant quelques recherches sur Internet, on apprend que tu es, avant tout, islamologue, que tu enseignes à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, et que tu as surtout écrit quelques livres très sérieux, comme *Lire le Coran avec Paul Ricœur...*

Rachid Benzine. Effectivement, après avoir fait de l'économie, j'ai une formation d'histoire et de philosophie. Je m'inscris à l'intérieur d'un courant philosophique qu'on appelle l'herméneutique, je m'intéresse au langage et j'essaie, d'un point de vue historico-critique et philosophique, d'appliquer les outils des sciences humaines à la lecture du Coran, un texte du VII^e siècle qu'il convient de remettre dans son contexte. L'anthropologie est une clé fondamentale pour lire les « grands textes » de l'humanité. Également, faire l'histoire de la réception, c'est-à-dire voir comment ces textes ont été lus et interprétés à travers les siècles. Bref, je pense qu'il faut tenir le texte à distance pour éviter de s'y projeter et d'en faire le miroir de ses propres présupposés idéologiques ou religieux, que ceux-ci soient pacifistes ou belliqueux, et qui empêche de lire le texte pour ce qu'il a pu être à l'époque où il a été écrit.

Tout cela semble effectivement très sérieux. Quel rapport avec le théâtre ?

Pour moi, il y a un lien, parce que les grands textes, que ce soit le Coran, la Bible ou les Upanishad racontent tous des histoires, même si le texte biblique est plus narratif que le Coran. Qu'est-ce qui fait que ces textes deviennent des textes classiques, que les gens continuent à les lire et à y puiser des éléments pour pouvoir vivre ? Quand on lit ces textes, on se rend compte qu'il y a la projection d'un monde, ce que Hans-Georg Gadamer appelle « la chose du texte », et c'est ce qui se passe aussi dans le théâtre. À travers un texte, il y a la proposition d'un monde aux spectateurs et ça permet de reconfigurer la réalité ou l'identité narrative de l'individu. Ça m'intéresse beaucoup parce que, comme dit Ricœur, « la parole est mon royaume »... Qu'est-ce que la parole ? Cette parole qui fait lien, cette parole qui promet ? Pour moi, le théâtre est un autre lieu où j'ai l'impression de faire la même chose que ce que je fais sur des monuments langagiers, simplement je déplace cette problématique sur un autre espace. J'ai envie de découvrir ce que ça donne, lorsqu'il y a un événement qui se produit de l'ordre de l'inédit. On peut le jouer mille fois, ce sera toujours différent, mais il

y a quelque chose qui se produit, qui vient révéler la chose qui était dans le texte. C'est ça : pour moi, le théâtre, c'est le lieu de la révélation.

Les yeux du ciel est ta première pièce ?

Oui, j'avais déjà écrit, en 2011, sous le même titre, une nouvelle sur les révolutions arabes. J'ai écrit ce monologue pour aller plus loin, sans avoir dans l'idée qu'il soit publié ou joué. Ce qui m'intéresse est de savoir comment ce qui est à la marge va venir interroger le centre. Comment une femme qui est à la marge de la marge (puisque prostituée) interroge la norme et les lieux de pouvoir. Cette femme-là, c'est tout le corps du monde arabe des soixante-dix dernières années. Dans sa chambre, elle entend le soulèvement qui vient ; comment va-t-elle l'appréhender ? En tant que prostituée, elle connaît les hommes. Pour moi, ce n'est pas une victime, c'est une femme qui prend corps avec l'histoire. Sa petite histoire à elle va venir rejoindre la grande histoire.

Justement, dans le texte, le cadre historique reste délibérément vague, aucun pays n'est précisément cité.

Oui, parce que ça pourrait se passer dans n'importe quel pays. Il y a des éléments de la Tunisie mais, aussi, des éléments de l'Égypte, j'ai voulu que ce soit quelque chose qui vienne rejoindre la condition humaine, qui vienne rejoindre la révolution et, pour moi, la révolution intervient d'abord dans le corps. Cette femme est traversée par des mots et par des maux. Elle reçoit toute une partie de la société chez elle. Or, je crois qu'il y a un lien très fort entre la sexualité et le pouvoir. Il y a, dans la sexualité, un lâcher-prise qui fait qu'il y a quelque chose qui se révèle et que les conduites ordinaires ne permettent pas. Au fond, c'est un espace de vérité.

La pièce est, par moment, extrêmement crue et violente, presque à la limite du supportable.

Parce que je pense que le tragique permet d'ouvrir quelque chose d'inédit, quelque chose de l'ordre du possible. La mort de Nour n'est pas une mort pour rien, elle vient dire le courage de cette femme et j'ai envie que le spectateur puisse aller jusque là. J'ai souvent cette idée qui est très christique : « ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne ». Cette femme s'offre elle-même.

Mais, contrairement à la sentence biblique, il n'y a ici aucune perspective rédemptrice. Cette femme est, dès le départ, très pessimiste sur le destin de la révolution qui gronde sous sa fenêtre et très ironique par rapport aux discours du journal télévisé...

En même temps, la fureur du bruit qui est à l'extérieur pendant la plus grande partie de la pièce la rattrape, à la fin, et l'oblige à sortir de chez elle. Elle va à la rencontre de la mort, alors qu'elle aurait pu rester à l'abri, mais elle accepte d'y aller et elle sait la fin tragique qui l'attend. Elle s'offre en holocauste, comme le fils d'Abraham, un Ismaël¹ au féminin. Je trouve qu'il y a quelque chose de très fort chez cette femme qui est actrice de son histoire de A jusqu'à Z.

Le fait que la fin tragique découle de la révélation, sur son blog, de l'homosexualité d'Slimane, qui est seul ami de Nour, veut-il dire que, pour toi, la limite des révolutions du Maghreb, c'est la liberté des mœurs ?

Pour moi, le lieu de la véritable révolution est là, sur le corps, sur la sexualité et, surtout, sur tous les discours que l'on tient sur le corps, qu'ils soient politiques ou religieux. [...]

Comment l'homme que tu es peut-il se mettre à la place de cette femme ? N'y a-t-il pas une forme d'accaparement d'un discours féminin ?

Bien sûr. Il y a deux choses. De par mes étudiants qui travaillent sur les phénomènes de prostitution, j'ai eu l'occasion de discuter de la prostitution au Maroc. Par ailleurs, j'ai suivi de très près les révolutions arabes, la place des femmes sur la place Tahrir qui se faisaient parfois harceler. La vraie révolution, pour moi, c'est la révolution culturelle. Si la révolution politique n'est pas précédée par la révolution culturelle, ça risque de ne pas fonctionner. Je suis attentif à ce qui ne s'entend pas dans le monde arabo-musulman où l'enjeu aujourd'hui est celui des femmes. Je focalise ce regard-là, je ne m'accapare rien. Des femmes se mettent à la place des hommes, des hommes se mettent à la place des femmes ; ce qui m'intéresse, c'est ce déplacement-là. Essayer de saisir quelque chose qui m'échappera toujours.

Propos recueillis par Olivier Goetz

.....
L'intégralité de l'entretien sera publiée, ultérieurement, dans *les Cahiers de la Mousson*

Ce texte a bénéficié de l'aide du CNT pour la création 2015. En partenariat avec le Centre National du Théâtre.

¹ Les musulmans soutiennent que le fils dont Abraham doit faire une victime propitiatoire n'est pas Isaac, comme il est mentionné dans le livre de la Genèse, mais Ismaël, dont ils font l'un des ancêtres des Arabes.



Prison de Evin, Téhéran

ENQUÊTE, EN GREC ANCIEN « HISTORIA »

PAYS

DE PEDRO KADIVAR (FRANCE-IRAN-ALLEMAGNE)

LECTURE DIRIGÉE PAR L'AUTEUR

C'est une longue promenade d'une mère et de son fils, traversée de souvenirs et d'insomnies que nous livre ici l'auteur iranien Pedro Kadivar. Le fils vient retrouver sa mère qui habite dans la campagne française. Il vient la voir parce qu'il est tourmenté par ses insomnies, il veut savoir qui il est et d'où il vient :

« Je suis venu respirer près de toi pour éprouver ce que j'ai dû éprouver autrefois en sortant de ton ventre
Je veux sentir comment c'était de sortir de tes entrailles pour retrouver un solide sentiment d'existence
Je veux savoir à qui je ressemble et en quoi nous nous ressemblons quand je me tiens à côté de toi
Je suis venu résoudre l'énigme de la ressemblance maternelle pour savoir qui je suis
Pour que finissent enfin mes nuits d'insomnie ou bien pour que je finisse vite d'en mourir. »

Elle tente de lui mentir au début puis la vérité se révèle peu à peu, elle nous raconte son passé en Iran, comment elle a survécu à la torture après la révolution iranienne et l'instauration de la République islamique. Cette quête identitaire se résout par la libération du fils, il peut enfin vivre en paix et ses insomnies cessent. La mère et le fils ne sont plus deux silhouettes étrangères dans le paysage, chacun trouve sa place, son identité.

On sent à la lecture que cette pièce est en mouvement, qu'elle se découvre comme un paysage et nous rend tel un promeneur, marchant aux côtés de ce duo. On distingue deux types de mouvement, mouvement de découverte du paysage dans la promenade, et mouvement

intérieur de la quête des racines. Cette pièce ne démontre rien. Comme un paysage, on peut isoler certaines parties, l'aborder selon plusieurs points de vue, la question du père : le père biologique pour le fils ou le père spirituel, Dieu pour l'interrogateur ; la question politique de la révolution iranienne ; la question du langage, mais surtout la question du pays, de l'identité, des racines, de l'immigration, de l'exil : qu'est-ce qu'être en exil ? Comment vit-on quand on ne connaît pas le pays d'où l'on vient ? Quel est notre pays ? Cette pièce est construite comme un voyage à la fois spatial et temporel. Comme la didascalie initiale nous l'indique, on est à la fois dans la maison de campagne de la mère en France « aujourd'hui », dans la prison d'Évine à Téhéran au début des années 1980 et à Paris dans ces mêmes années lorsqu'on assiste aux leçons de français. L'Iran et la France, le passé et le présent mais aussi les vivants et les morts s'entrecroisent. Toutes ces problématiques ne sont pas exposées de manière linéaire. Comme nous le disent en chœur la mère et le fils dans le prologue, cette histoire ne peut pas s'écrire simplement :

« Elle se vit, elle s'imbibe, elle s'inscrit, elle s'enclenche, elle s'immisce et s'enchevêtre, elle s'implique, elle se regarde, s'incarne et se désincarne, elle s'interroge, elle se penche ou s'assoit, elle se recroqueville, elle se couche ou se tient debout, elle se console, elle s'avoue et se désavoue, elle s'enracine et se multiplie, elle s'engage

MAIS ELLE NE SE RACONTE PAS »

Ainsi on observe un enchevêtrement de thématiques qui sont toutes reliées à la question de l'espace qui est l'espace réel, le pays géographique, et l'espace rêvé, l'espace à retrouver. Mais les

espaces se confondent et c'est là qu'on éprouve, comme le dit la mère, un sentiment d'incertitude :

« Tu es ici, exactement ici, corps et âme, ton âme présente dans toutes tes cellules, le cœur dans la main, et tu répètes du mieux que tu peux les phrases nettement articulées de la prof. Tu es dans les phrases que tu dis, dans ta voix, dans chacun des mots étrangers que tu prononces, ils sont en voie de devenir les tiens. Et à travers les phrases que tu répètes surgit une autre voix, te reviennent d'autres phrases, tu ne sais pas d'où, elles résonnent en toi sans perturber le moins du monde ta concentration, sans entraver ton articulation, elles se glissent au milieu et t'enchantent, revigorent ta voix. »

Comme avec la madeleine de Proust, c'est cette séparation et cette interpénétration des espaces et des temps qui sont questionnées dans cette pièce. Et l'écriture, qui est faite à la fois de dialogues et de monologues intérieurs mime ces deux idées contradictoires. D'où vient-on et où va-t-on ? La pièce procède de deux mouvements contraires, mouvement vers soi : recherche des origines, repli identitaire, retour au sein maternel, introspection, et mouvement vers l'extérieur : recherche d'un sens supérieur, quête d'un espace autre, quête d'ailleurs toujours inassouvie, couplée au sentiment de ne jamais pouvoir trouver sa place. A la fin, le fils ne vit plus cette quête du pays comme un sentiment douloureux, mais comme une fin en soi, comme un horizon d'attente auquel il faut toujours se raccrocher. Trouver son pays n'est pas un but ultime, l'essentiel est de le chercher sans cesse, d'être toujours en marche :

« Il sut plus tard qu'il l'appellera toujours et lui il le cherchera toujours et parfois il pourra l'entrevoir le voyant apparaître en lui un pays qui est le sien un pays aux paysages mouvants un pays qui se dilate et se rétrécit suivant le tremblement de ses paupières un pays qu'il aura toujours devant lui et qu'il cherchera toujours voilà les frontières désormais flottantes et plus tard homme mûr il saura distinguer le passé et l'avenir tout en sachant qu'il marchera toujours cherchant un pays qui l'appellera »

C'est ici peut être que l'on retrouve l'idée de l'un de nos plus grands écrivains, mentionnés à plusieurs reprises par la mère, Proust : c'est en se trouvant soi, en descendant au plus profond de la connaissance de nous-mêmes que l'on parvient à s'ouvrir, à produire une œuvre ou une idée qui prend une dimension universelle :

« Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir »¹

En ce sens, l'œuvre de Pedro Kadivar est extrêmement séduisante parce que tout son parcours va vers l'ouverture : du paysage au pays, de la problématique iranienne à la problématique de tout exilé, de soi à l'autre. Et peut-être que tout ceci se résume à la promenade, promenade qui est à la fois recueillement sur soi et ouverture au monde. Cette idée rejoint un texte magnifique de Gracq, nous venant à l'esprit en lisant la pièce de Pedro Kadivar qui ouvre finalement des pays plus qu'elle n'en cherche un seul. Ce texte articule, comme la pièce, espace réel et espace à conquérir, espace métaphorique, pays qui nous appelle. Et la question initiale rejoint ici celle répétée de la mère : « Qu'est-ce qu'on cherche dans un paysage ? » :

« Qu'est ce qui nous parle dans un paysage ?

Quand on a le goût surtout des vastes panoramas, il me semble que c'est d'abord l'étalement dans l'espace- imagé, apéritif - d'un « chemin de la vie », virtuel et variantable, que son étirement au long du temps ne permet d'habitude de se représenter que dans l'abstrait. Un chemin de la vie qui serait en même temps, parce qu'éligible, un chemin de plaisir. Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours. Cette zone d'ombre, puis cette nappe de lumière, puis ce versant à descendre, cette rivière guéable, cette maison déjà esseulée sur la colline, ce bois noir à traverser auquel elle s'adosse, et, au fond, tout au fond, cette brume ensoleillée comme une gloire qui est indissolublement à la fois le point de fuite du paysage, l'étape proposée de notre journée, et comme la perspective obscurément prophétisée de notre vie. « Les grands pays muets longuement s'étendront »... mais pourtant ils parlent ; ils parlent confusément, mais puissamment, de ce qui vient, et soudain semble venir de si loin, au-devant de nous. »²

Laura Elias

.....
Ce texte a bénéficié de l'aide du CNT pour la création 2015.
En partenariat avec le Centre National du Théâtre.

¹ Marcel Proust, *Contre Sainte Beuve*.

² Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*.

LE QUESTIONNAIRE



GÉRARD WATKINS répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte,
quel livre emporteriez-vous ?

Les Œuvres Complètes de William Shakespeare.

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?
Stephan Dedalus.

Souffrez-vous d'une addiction ?
Laquelle ?

Le matos son.

Qu'est-ce qui vous hérise le poil ?

ISIS, Daesh, Eil, ماشل او قارع ال ي ف ذي مال سال اة ل و د ل ا

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

La vie.

Quel est le titre de la pièce que vous n'écrirez jamais ?

La Vie.

En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

En Jeanne Calment.

Faites un vœu.

Que tout le monde puisse en faire un.



9h30 – 12h30 - Ateliers de l'université d'été européenne

Dirigés par Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Rebekka Kricheldorf et Jean-Pierre Ryngaert

14h - Pays - SAINTE-MARIE-AUX-BOIS

De Pedro Kadivar (France-Iran-Allemagne), dirigée par l'auteur

16h - Dans les yeux du ciel - CELLIER

De Rachid Benzine (France), direction Michel Didym

18h - The Lulu Projekt - AMPHITHÉÂTRE

De Magali Mougel (France), direction Gérard Watkins

19h - POT DE CLÔTURE - BORD DE MOSELLE

20h45 – Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre - CENTRE CULTUREL PABLO PICASSO

De Ivan Viripaev

Mise en scène, jeu et scénographie Sophie Cattani, Antoine Oppenheim, Michael Pas

Départ du bus à 20h00 devant l'Abbaye, retour à 22h55

22h15 – Concert Honkytonk Pop et Odja Llorca + guests - PARQUET DE BAL

23h30 – DJ SET - onvoupasseradesdisques - PARQUET DE BAL

La meéc – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod- lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

en partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, le programme Face à face paroles d'Italie pour les scènes de France, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le NEST - Nord-Est Théâtre Centre Dramatique National de Thionville - Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Centre Culturel André Malraux - Scène Nationale de Vandoeuvre, le TIL - Théâtre Ici et Là de Mancieulles, le Lycée Jacques Marquette et le Lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine.

MPM Audiolight est le partenaire technique de la mousson d'été

